

# HOMÉLIE SUR LES HÉRÉSIES

## AVANT-PROPOS

Nous ne savons rien de cette homélie, si ce n'est qu'elle vient à la suite d'une autre dans laquelle l'orateur, faisant parler Jérusalem sur les calamités dont elle fut accablée, s'était exprimé en termes si pathétiques, que tous les auditeurs, touchés jusqu'aux larmes, étaient au moment d'éclater en sanglots, si Chrysostome n'avait changé tout-à-coup de sujet pour arrêter cette explosion. En quelle année, à quelle époque de l'année, est-ce dans la ville d'Antioche ou dans celle de Constantinople, que cette homélie a été prononcée ? C'est sur quoi nous ne pouvons pas même former une conjecture. Ce qu'il veut principalement démontrer ici, c'est que cette expression il faut, renferme, non un précepte ou un conseil, mais une prophétie, comme on le voit dans d'autres nombreux passages de l'Écriture; il ajoute que les hérésies dont saint Paul parle en cet endroit, ne sont pas des hérésies doctrinales, des erreurs touchant la foi, mais bien des divisions qui s'élevaient au sujet de la table eucharistique, où les riches ne voulaient pas s'asseoir à côté des pauvres. C'est contre ces orgueilleuses distinctions que l'Apôtre se déclare. Après avoir retracé l'admirable discipline de la primitive Église à cet égard, Chrysostome termine son discours en recommandant les pauvres à la sollicitude des fidèles.

## HOMÉLIE

Sur ces paroles de l'Apôtre : «Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, pour qu'on reconnaisse ceux dont la vertu est éprouvée.»

1. Une assez vive chaleur a dernièrement éclaté dans ce théâtre spirituel, lorsque je vous montrai Jérusalem inondée de larmes et prophétisant elle-même ses calamités. J'ai vu vos propres yeux changés en sources de larmes; j'ai vu vos cœurs opprésés d'une douleur sympathique, hors d'état d'étouffer leurs sanglots. Aussi, dès que j'eus compris ce qui se passait dans vos âmes, j'abandonnai ce triste sujet, je coupai court à ma parole, et je refoulai ces flots amers prêts à déborder. Une âme plongée dans la tristesse, ne peut rien dire ni rien entendre qui lui soit avantageux. Mais quel est le motif qui me porte à vous rappeler aujourd'hui ce souvenir ? C'est que le sujet, que je vais traiter, a beaucoup de rapport avec celui qui vous a si vivement touchés. De même, en effet, que nos dernières paroles devaient secouer votre torpeur et vous ramener à une conduite plus énergique, de même, ce que je vais dire en ce moment, doit exciter votre zèle envers les divins enseignements, et vous donner par là même une plus grande sécurité. Tout concourra dès lors à nous faire avancer dans la vertu, «jusqu'à la plénitude de l'homme parfait, jusqu'à cette mesure de l'âge,» qui nous est recommandée par le divin Paul. (Ep 4,13) C'est à votre corps que nous avons d'abord donné nos soins; il faut maintenant guérir la tête : après nous être inspiré des paroles de Jérémie, inspirons-nous de celles de l'Apôtre.

Quelles sont donc les paroles apostoliques que nous avons à vous expliquer en ce jour. «Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, afin qu'on reconnaisse ceux dont la vertu est éprouvée.» (I Cor 11,19) Ce n'est pas une légère question que nous abordons. Si Paul donne là un conseil, s'il faut réellement qu'il y ait des hérésies, on ne peut plus faire le procès à ceux qui les introduisent. Mais il n'en est pas ainsi; non, cela ne saurait être. Ce n'est pas un conseil, c'est une prédiction que ces paroles renferment. Quand un médecin voit un malade sujet à des excès dans le boire et le manger, ou bien à toute autre habitude vicieuse, il faut qu'une telle intempérance, dit-il, produise la fièvre; il est loin d'imposer un ordre ou de donner un conseil; c'est parce que le présent lui fait prévoir l'avenir, qu'il s'exprime ainsi. Il en est de même de l'agriculteur ou du pilote : quand il voit les nuages s'amonceler et briller les éclairs, accompagnés par le bruit du tonnerre, il faut que ces nuages, dit-il, versent bientôt des torrents de pluie; il n'exprime pas évidemment un désir, il annonce ce qui va avoir lieu. Voilà dans quel sens Paul emploie cette expression : *Il faut*. Et nous-mêmes souvent, lorsque nous voyons deux hommes engagés dans une vive dispute et s'accablant réciproquement des plus grossières injures, nous disons : Il faut que ces deux hommes finissent par se battre, il est donc prudent de les garder. Ce n'est pas par forme de conseil, moins encore d'exhortation, certes, que nous parlons ainsi; tout simplement par ce qui se passe, nous prévoyons ce qui va avoir lieu. Lors donc que Paul dit : «Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous,» il ne les conseille pas, je le répète; il les prévoit, il les annonce. Lui-même nous déclare à quel point il est éloigné de conseiller l'introduction des hérésies : «Quand bien même un ange viendrait vous enseigner une doctrine différente de celle que vous avez reçue, qu'il soit anathème.» (Gal 1,8) C'est encore lui qui, voyant la circoncision, intempestivement observée, altérer la pureté de la prédication évangélique, la rejeta en s'exprimant ainsi : «Si vous recevez la circoncision, le Christ ne vous sera plus d'aucun bien.» (Ibid., 5,2)

Pourquoi donc, objecterez-vous, indique-t-il le motif de son affirmation, quand il ajoute : «Afin qu'on reconnaisse ceux dont la vertu est vraiment éprouvée ?» Voilà encore une expression, *afin que*, qui dans l'Écriture, signifie fréquemment, non le but qu'on se propose, mais l'issue pure et simple d'un événement. Le Christ vient, par exemple, et rend la vue à un aveugle, qui l'adore aussitôt; les Juifs, témoins de cette guérison miraculeuse, mettent en œuvre tous les moyens pour obscurcir le miracle et faire disparaître le Christ. Alors, celui-ci leur dit : «C'est pour son jugement que je suis venu en ce monde, afin que ceux qui ne voyaient pas voient, et que ceux qui voyaient deviennent aveugles.» (Jn 9,39) Est-ce bien pour frapper ces hommes d'aveuglement qu'il était venu ? Non, sans nul doute; cela eut lieu, voilà tout, et le simple événement nous apparaît ici sous forme de cause. Encore un exemple : la loi, certes, avait pour objet d'arrêter le cours des désordres, et de retenir dans le devoir ceux par qui elle serait acceptée; mais le contraire arriva par leur faute, leurs péchés n'en devinrent que plus nombreux; et de là cette parole de l'Apôtre : «La loi a été introduite afin que le mal fût plus grand.» (Rom 5,20) Elle ne l'avait été cependant que pour diminuer le mal. Si le contraire eut lieu, c'est par l'ingratitude de ceux à qui elle avait été donnée. Encore ici, le mot dont nous

parlons, exprime l'événement et non la cause. Que la cause des hérésies soit autre, que les hérésies ne surgissent pas pour que la vertu soit mise en évidence, et qu'elles aient ailleurs leur point de départ, le Christ lui-même va vous le montrer d'une manière évidente; écoutez-le plutôt : «Le royaume des cieux est semblable à un homme qui répand dans son champ une bonne semence; mais, pendant que les serviteurs sont endormis, l'homme ennemi survient et sème l'ivraie.» (Mt 13,24-25) Ne voyez-vous pas les hérésies provenir de ce que les hommes s'abandonnent au sommeil, ne prêtent pas une oreille attentive aux enseignements qui leur sont donnés ?

Que personne donc ne dise : Pourquoi le Christ a-t-il permis cela ? Paul vous répond : Une telle permission ne vous porte aucun préjudice; vous n'en aurez même que plus de gloire, si vous triomphez de l'épreuve. Ce n'est pas la même chose, en effet, de ne pas s'écarter de la voie droite, quand personne ne cherche à vous supplanter, à vous faire tomber dans l'erreur, et de demeurer ferme, inébranlable, quand vous êtes en butte à mille ouragans déchaînés. De même que les chênes, secoués en tout sens par les vents furieux, n'en deviennent que plus forts, poussent de plus profondes racines quand elles ont d'abord pris une bonne direction; de même les âmes, qui sont enracinées dans la vraie foi, bien loin de se laisser emporter au souffle impétueux des hérésies, grandissent et se fortifient sous leurs coups. Mais que dire des âmes faibles, si facilement agitées et renversées ? Ce n'est pas aux assauts des hérésies qu'elles doivent s'en prendre, mais bien à leur propre lâcheté. Et je n'appelle pas ainsi l'infirmité même de la nature; cela s'applique à la faiblesse de la volonté, faiblesse qui mérite le blâme et le châtement, puisqu'il dépend de nous d'y remédier. C'est pour cela que nous sommes dignes d'éloges quand nous revenons au bien, et de supplices quand nous persistons dans le mal.

2. Pour que vous sachiez encore mieux que rien ne saurait nuire aux hommes vigilants, j'essaierai de vous le démontrer d'une autre manière. Quoi de plus méchant que le diable, quoi de plus pervers ? Et cependant ce cruel instigateur de tout mal, quoique doué d'une si grande puissance, eut beau déployer contre Job tous ses artifices et vider tout son carquois sur la maison et le corps de ce juste; non seulement il ne le renversa pas, mais encore il lui fit acquérir un nouveau lustre. Non, celui-ci n'eut rien à souffrir des attaques du diable. Et Judas, parce qu'il fut négligent et paresseux, ne retira aucun avantage de la société du Christ, il persévéra dans sa trahison, malgré tant d'exhortations et de conseils. La raison en est que Dieu ne contraint pas notre volonté, et ne fait violence à personne; c'est ainsi qu'il en agit envers Judas. Si nous sommes donc vigilants, le diable ne pourra jamais nous nuire; mais si nous ne veillons pas, si nous vivons dans la négligence, bien loin d'obtenir les avantages qui se présentent, nous subissons les pertes les plus désastreuses, tant la négligence est quelque chose de fatal. La venue du Christ, non seulement fut inutile pour les Juifs, elle leur fut encore nuisible; et ce n'est pas la faute du Christ lui-même, c'est à leur propre incurie et à leur propre ingratitude qu'ils ont dû s'en prendre. Ecoutez le Christ qui l'affirme dans les termes les plus formels. «Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché; tandis que maintenant leur péché demeure sans excuse.» (Jn 15,22) Vous le voyez : sa venue les rend inexcusables et leur ôte tout moyen de justification. Vous voyez également par là, quel mal c'est de ne pas veiller sur soi-même et de n'avoir pas de ses vrais intérêts, tout le soin qu'ils exigent. La même chose se remarque dans les corps : Un homme qui souffre des yeux, est offusqué par la lumière même du soleil; tandis que celui dont la vue est saine, brave impunément les ténèbres elles-mêmes.

Ce n'est pas sans motif que je m'étends sur ce sujet; ce qui m'en fait une obligation, c'est que beaucoup d'hommes, au lieu d'accuser leur propre lâcheté, de réformer leur ingratitude et leur ignorance, s'en vont cherchant partout d'insipides excuses et disant : Si le diable n'existait pas, nous ne serions pas entraînés à notre perte; sans la loi, nous ne commettrions pas de péchés; s'il n'y avait pas d'hérésies, nous ne succomberions pas. – Ce sont là des prétextes et des subterfuges; ô homme ! Rien ne nuit jamais à celui qui veille; rien ne sert à celui qui demeure plongé dans le sommeil et la paresse, trahissant lui-même les intérêts de son salut. Voilà ce que Paul insinuait par ces mots : «Afin qu'on reconnaisse parmi vous, ceux dont la vertu est éprouvée.» (I Cor 11,19) Cela revient à dire : Ne tombez ni dans le trouble ni dans l'anxiété; car les hérésies ne peuvent vous causer aucun dommage. S'agirait-il d'hérésies véritables, il est évident d'après cela qu'il faut toujours repousser le sens que nous avons écarté. Il y a, je le dis encore, une prophétie, non un conseil; une prévision, non un souhait; un résultat indiqué, non un but qu'on se propose. Mais non, il n'est pas question de dogmes en cet endroit; il est question des pauvres et des riches, d'un repas fait ou omis, ne la délicatesse et du luxe auxquels les riches s'abandonnent, du mépris qu'ils font des

indigents; et vous pouvez vous en convaincre en remontant un peu plus haut dans le texte. Il n'est pas d'ailleurs un autre moyen de mettre la vérité dans tout son jour. En effet, les apôtres avaient à peine commencé de répandre la semence de la parole, que trois mille auditeurs d'abord, et puis cinq mille, s'étaient convertis, et tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Or, la cause de cette union, le lien de cette charité, qui de tant d'âmes n'en faisait qu'une, c'était le mépris des biens temporels. «Aucun ne prétendait avoir quelque chose en propre, est-il écrit, tout était commun entre eux.» (Ac 4,32)

Une fois qu'avait disparu la racine de tous les maux, l'avarice, tous les biens étaient venus à la fois, et désormais l'union la plus étroite régnait entre les fidèles; plus rien qui fût capable de les diviser. Le mien et le tien, cette insipide parole, source de tant de guerres dans l'univers, n'existait pas dans cette société sainte; ses membres vivaient sur la terre comme les anges dans le ciel; les riches n'étaient pas un objet d'envie pour les pauvres, puisqu'il n'y avait plus de riches; les pauvres n'étaient pas méprisés, puisqu'il n'y avait plus de pauvres : encore une fois, tout était commun entre eux et personne ne regardait, comme lui appartenant en propre, ce qu'il possédait. Les choses ne se passaient pas alors comme de nos jours : de nos jours, on fait part de ses biens aux pauvres; mais alors on se dépouillait de toutes ses possessions et l'on en déposait ouvertement le prix dans le trésor commun, de telle sorte qu'on ne distinguait plus ceux qui naguère étaient dans l'opulence. Il résultait encore de là que l'orgueil même qui peut surgir du mépris des richesses, était complètement supprimé; tous subissaient le niveau d'une égalité parfaite, tous les biens étaient mêlés et confondus. Ce n'est pas là seulement ce qui faisait éclater la piété de ces premiers âges; elle brillait encore dans la manière dont on faisait le sacrifice de ses biens : «Tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix, qu'ils déposaient aux pieds des apôtres.» (Ac 4,34) Il n'est pas dit qu'ils le remettaient dans leurs mains, mais bien qu'ils les déposaient à leurs pieds, manifestant ainsi le respect, la soumission, la déférence dont ils étaient pénétrés à l'égard des apôtres : ils pensaient recevoir plutôt que donner. C'est là mépriser réellement les richesses et nourrir le Christ; aucune pompe aucune ostentation; c'est comme si l'on se faisait du bien à soi-même beaucoup qu'à celui qui reçoit.

Si telles ne sont pas vos dispositions, ne donnez pas; si vous n'êtes pas persuadés que le bienfait est pour vous plutôt que pour les autres, n'exercez aucune largesse. C'est ce que Paul nous enseigne ailleurs, quand il parle ainsi : «Je veux porter à votre connaissance, mes frères, la grâce dont Dieu m'a favorisé parmi les Eglises de la Macédoine; car leur grande pauvreté a répandu avec abondance les richesses de leur sincère charité. Je dois leur rendre ce témoignage, que leur volonté s'est étendue jusqu'aux limites de leur pouvoir, et même au delà, puisque les fidèles nous conjuraient avec instance de recevoir leurs aumônes, et de leur permettre de contribuer aux secours destinés aux saints.» (II Cor 8,1-4) L'Apôtre les admire donc surtout de ce que, formés par les leçons de la grâce, ils prient, ils insistent avec ardeur pour obtenir le droit de donner avec largesse.

3. Voilà comment nous admirons Abraham , non uniquement de ce qu'il tue un veau et prépare la farine, mais encore de ce qu'il reçoit ses hôtes avec autant de bonheur que de déférence, les servant avec empressement, les appelant ses maîtres, se persuadant qu'il a trouvé le plus magnifique de tous les trésors, quand il rencontre un étranger qui passe. Il y a donc une double aumône lorsque, non contents de donner, nous donnons avec joie. «Celui qui donne avec un visage riant, est aimé de Dieu.» (II Cor 9,7) Répandez-vous des sommes incalculables avec orgueil, faste et vaine gloire, vous avez tout perdu. C'est ainsi que le pharisien, lui qui donnait la dîme de tous ses biens aux pauvres, comme il avait de très hautes pensées de lui-même, avait tout perdu et sortit du temple dans cet état de dépouillement complet. Les temps apostoliques nous présentent un tout autre spectacle : c'est avec un heureux élan, avec des transports d'allégresse, avec la persuasion qu'ils vont s'enrichir, que les fidèles apportent le prix de leurs biens; ils se tiennent pour suffisamment récompensés pourvu que les apôtres reçoivent leur offrande. Comme on voit quelquefois des hommes, appelés à de hautes magistratures, et qui doivent à ce titre habiter désormais les principales villes de l'empire, réaliser aussitôt toute leur fortune pour l'emporter avec eux; ainsi faisaient les premiers fidèles, appelés qu'ils étaient à occuper un trône dans le ciel, à demeurer à jamais dans cette métropole supérieure, à ceindre un diadème immortel. Comme ils savaient que c'était là leur véritable patrie, convertissant leur fortune en argent, ils l'envoyaient là par les mains des apôtres.

Et n'est-ce pas une extrême folie de rien laisser ici-bas de ce qui nous appartient, quand nous devons nous-mêmes en si peu de temps quitter la terre ? Ce que nous laissons, c'est autant de perdu. Que tous nos biens aillent donc nous attendre dans ce séjour qui doit

être à jamais le nôtre. Pénétrés qu'ils étaient de cette vérité, ils se dépouillaient de toutes leurs possessions; et de la sorte ils accomplissaient un double bien : ils soulageaient les misères des pauvres, ils rendaient leur propre fortune plus solide à la fois et plus grande en l'entassant dans le ciel. Quand ce principe fut passé des âmes dans les mœurs, il en résulta dans les églises un usage admirable : les fidèles étant réunis, après l'audition de la parole sainte, les prières accoutumées, a participation aux divins mystères, à la fin des cérémonies, ils ne rentraient pas immédiatement dans leurs maisons; les riches avaient eu soin de faire apporter de chez eux des aliments en abondance, ils appelaient les pauvres et tous s'asseyaient à la même table, dressée dans l'église elle-même, tous sans distinction mangeaient et buvaient des mêmes choses. On le comprend, cette table commune, la sainteté du lieu, cette charité fraternelle qui respirait de toute part, devenaient pour tous une source intarissable de bonheur et de vertu. Les pauvres se sentaient relevés, et les riches jouissaient de la reconnaissance, soit des hommes qu'ils nourrissaient, soit de Dieu même pour lequel ils agissaient ainsi; c'est donc avec un surcroît de grâce qu'ils reprenaient le chemin de leurs demeures. De là découlaient des biens sans nombre; et le premier de tous, la charité, s'enflammait de plus en plus à chaque réunion, alors que des rapports aussi bienveillants s'établissaient entre ceux qui donnaient et ceux qui recevaient. C'est là l'usage que les Corinthiens avaient détourné de sa pureté primitive, ou même pleinement altéré, puisque les riches, prenant leur nourriture à part, dédaignaient les pauvres, refusaient d'attendre ceux qui ne pouvaient arriver en même temps qu'eux, à cause des exigences de leur position, exigences et retards qui pèsent principalement sur les pauvres. Aussi, lorsque ces derniers arrivaient, ils étaient obligés de se retirer avec confusion, la table étant déjà levée; et la division s'introduisait entre les premiers et les derniers venus. A la vue des maux qu'un tel désordre avait déjà produits et devait produire encore, le mépris des riches pour les pauvres et leur arrogance allant toujours croissant, la tristesse et la haine s'accumulant aussi dans des cœurs blessés, des causes aussi funestes ne manquant jamais de donner de tels résultats, – Paul s'élève avec force contre cette perverse et cruelle habitude.

Remarquez cependant avec quelle prudence et quelle modération il procède pour la corriger. Voici comment il s'exprime en débutant : «En vous donnant ces leçons, je ne vous loue pas de ce que vos réunions, au lieu de vous rendre meilleurs, vous rendent pires.» (I Cor 11,17) Que veut-il dire par ces mots : «Au lieu de vous rendre meilleurs ?» – Vos devanciers et vos pères vendaient leurs biens, leurs possessions de toute nature, ils mettaient tout en commun, la charité la plus intime régnait entre eux; et vous qui deviez être leurs imitateurs, non seulement vous n'avez rien fait de semblable, mais vous avez encore abandonné la seule chose qui vous restait, ce repas fraternel à la suite de la collecte. – C'est là ce qui lui fait dire : «Vos réunions, au lieu de vous rendre meilleurs, vous rendent pires.» Tout ce qu'ils avaient, ils le consacraient à l'usage des pauvres; et vous, cette table même qui leur était offerte, vous l'avez supprimée. «J'entends dire d'abord qu'à l'occasion de vos réunions dans l'Eglise, il y a des scissions entre vous; et jusqu'à un certain point je le crois.» (Ibid., 18)

4. Remarquez, encore une fois, avec quelle prudence il procède à leur correction. Il ne dit pas : Je le crois, ou bien je refuse d'y croire. Il se sert d'une expression mitigée, jusqu'à un certain point j'y crois; je n'y crois pas sans restriction, je ne refuse pas absolument d'y croire; c'est de vous qu'il dépend entièrement de me décider dans un sens ou dans l'autre. Si vous revenez au bien, je n'y crois pas; si vous persistez dans votre conduite, j'y crois. – Il accuse et n'accuse pas. Il ne prononce pas une accusation définitive, voulant ainsi leur laisser l'espérance du retour et le temps du repentir; mais il ne les renvoie pas absous, de peur qu'ils ne demeurent plongés dans leur négligence. Je n'ai pas cru sans réserve, leur dit-il; c'est ce que signifie cette parole : «Et jusqu'à un certain point j'y crois.» En s'exprimant de la sorte, il les exhortait à se corriger, à faire pénitence, et par là même à le mettre dans l'obligation de ne rien croire de tout cela.

«Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, ajoute-t-il, afin qu'on reconnaisse ceux dont la vertu est éprouvée.» – Mais dites-nous quelles hérésies. – Redoublez ici d'attention, et vous verrez que cela ne s'applique pas à des dissentiments sur les dogmes, et qu'il s'agit là de divisions au sujet des repas communs. A peine a-t-il dit : «Il faut qu'il y ait des hérésies,» qu'il explique la nature de ces hérésies : «Lorsque vous vous réunissez en un même lieu, ce n'est plus là participer à la cène du Seigneur.» (I Cor. 11,20) Que signifie participer à la cène du Seigneur ? Ce n'est pas là manger la cène du Seigneur, dit-il, parlant de cette cène que le Christ nous légua dans la dernière nuit de sa vie, lorsque ses disciples étaient tous avec lui. Dans ce repas suprême, le Maître et tous les serviteurs étaient assis à la même table; et vous, qui devez le servir comme eux, vous n'êtes plus réunis, vous êtes divisés. Il ne repoussa pas

même le traître, puisque Judas se trouvait alors avec les autres; et vous frappez votre frère d'exclusion. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : «Ce n'est plus là manger la cène du Seigneur,» désignant sous ce nom le repas qui réunit tous les frères dans un accord parfait. «Chacun prend les aliments qu'il doit manger; et l'un souffre la faim, tandis que l'autre est dans l'ivresse.» (Ibid., 21) Il ne se contente pas de dire : L'un souffre la faim, tandis que l'autre mange; il les atteint plus vivement en évoquant devant eux l'image de l'ivresse. C'est comme s'il disait : Aucune mesure de part ni d'autre. L'excès de la nourriture vous est un tourment, et la faim consume votre frère; vous avez plus qu'il ne vous faut, il n'a pas même le nécessaire. Des deux côtés, les funestes conséquences des atteintes portées à l'égalité, voilà ce qu'il appelle hérésies, et non sans raison; puisqu'ils étaient désormais en lutte les uns avec les autres, par le contraste même de cette faim et de cette ivresse. «Lorsque vous vous réunissez,» leur dit-il fort à propos. En effet, pourquoi vous réunir ? Que signifient vos assemblées ? à quoi bon se trouver sous le même toit, quand la table n'est plus la même ? Au Seigneur appartiennent les biens que nous avons reçus; sachons les partager avec ceux qui sont comme nous à son service. «N'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire ? Mépriseriez-vous l'Eglise de Dieu, et votre intention serait-elle d'humilier les indigents ?» (Ibid., 22) Vous croyez faire affront seulement à votre frère; mais l'affront rejaille sur le saint lieu : c'est l'Eglise tout entière que vous outragez. Il donne ce nom d'église à cette maison qui s'ouvre pour tous les hommes. La vile parcimonie de votre maison, pourquoi l'introduisez-vous dans l'église ? Si vous avez du mépris pour votre frère, respectez au moins le lieu, songez que l'outrage retombe sur l'église.

Il ne dit pas : Vous repoussez ceux qui n'ont pas, vous n'en avez pas pitié. Non, mais que dit-il ? «Vous faites affront à ceux qui n'ont pas.» C'est stigmatiser leur faste par une image brûlante. Le pauvre est plus sensible à l'affront, semble-t-il leur dire, qu'à la privation matérielle. – Et cependant il adoucit encore les coups qu'il est obligé de porter. «Que vous dirai-je ? Vous louerai-je de cela ? Je ne puis vous en louer.» (Ibid., 22) Qu'est ceci ? Après leur avoir si vivement représenté leur déraison, voilà qu'il leur adresse un reproche beaucoup plus doux. C'est à bon droit; il eût craint de les pousser à la dernière impudence. Avant de leur avoir démontré la folie de leur conduite, il se prononce d'une manière claire et ferme : «En vous donnant ces leçons, je ne vous loue pas.» (Ibid., 17) Et puis, quand il les a convaincus d'une manière évidente de leur culpabilité sous plusieurs rapports, il les accuse avec moins de véhémence, laissant néanmoins subsister ce qu'il y a de plus vif dans la force et l'éclat de ses premières paroles. Il en vient ensuite à leur parler de la table mystique, afin de leur inspirer plus de frayeur. «J'ai reçu du Seigneur, leur dit-il, ce que je vous ai transmis.» – Comment accorder ces choses ensemble ? Vous parlez du repas commun; pourquoi rappeler les redoutables mystères ? – Il le faut, répond-il. Si cette table spirituelle, dont la vue nous fait trembler, est également ouverte pour tous, pour le pauvre comme pour le riche; si le second n'y participe pas avec plus d'abondance que le premier; si l'un en approche avec autant d'honneur et de liberté que l'autre; si, jusqu'à ce que tous aient communié et soient venus s'asseoir à ce banquet céleste, l'aliment divin n'est pas enlevé, les prêtres se tiennent toujours là, attendant avec patience l'homme le plus indigent et le plus obscur, à plus forte raison devait-il en être ainsi pour le repas matériel. Voilà pourquoi j'ai rappelé la cène du Seigneur. «C'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, à savoir que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il devait être livré, prit du pain, et, qu'ayant rendu grâces, il le rompit et dit : Ceci est mon corps qui doit être brisé pour un grand nombre, pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice, à la fin du repas, en disant : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang.» (Ibid., 23-25)

5. Puis, après avoir longuement parlé sur ceux qui s'approchent indignement des mystères, après leur avoir adressé les plus terribles reproches et leur avoir enseigné que le châtement mérité par les bourreaux du Christ ne l'est pas moins par ceux qui reçoivent en vain et sans préparation son corps et son sang, il ramène le discours au sujet qu'il s'était d'abord proposé; et voici comment il s'exprime : «C'est pourquoi, mes frères, quand vous vous réunissez pour le repas commun, attendez-vous les uns les autres. Si quelqu'un est pressé par la faim, qu'il mange chez lui, afin de ne pas vous réunir pour votre jugement.» (Ibid., 33-34) Voyez encore dans quels termes détournés il condamne leur intempérance. Au lieu de dire : Si vous êtes pressés par la faim, il dit : «Si quelqu'un est pressé par la faim;» et cela pour que la honte et la crainte d'être désigné dans cette accusation, amènent chacun d'eux à se réformer. Il termine en leur présentant l'image du châtement : «Afin que vous ne vous réunissiez pas, conclut-il, pour votre jugement,» c'est-à-dire pour votre condamnation, pour votre honte. Ce n'est plus un repas, ce n'est plus une table, quand un frère est couvert de confusion, l'église

méprisée, l'intempérante satisfaite. Non, ce n'est pas là un vrai plaisir, c'est une peine, un supplice. En effet, vous attirez sur vous une terrible vengeance en faisant injure à vos frères, en méprisant la maison de Dieu, dont vous faites votre propre maison, dont vous méconnaissiez la sainteté, puisque vous y prenez séparément votre nourriture.

Retenant pour vous-mêmes cette leçon, mes bien-aimés, fermez la bouche à ceux qui détournent de leur sens les paroles et la doctrine de l'Apôtre; ramenez à la vérité ceux qui abusent des saintes Ecritures pour leur propre malheur et celui des autres. Vous savez maintenant comment nous devons entendre ces mots : «Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous.» Il s'agit là des divisions qui s'élevaient au sujet de la table commune, puisqu'on ajoute bientôt après : «Et l'un souffre la faim, tandis que l'autre est dans l'ivresse.» (I Cor 11,21)

A la droiture de la foi joignons la sainteté de la vie, afin que l'harmonie règne entre nos actes et nos croyances; soyons pleins de bienveillance pour les pauvres, veillons avec sollicitude à leurs besoins; négocions sans cesse l'affaire de notre salut, ne cherchons rien au delà du nécessaire. La vraie richesse, le négoce avantageux, le trésor inépuisable, c'est de transporter tous nos biens dans le ciel et d'être désormais pleins de confiance, sans crainte aucune sur notre dépôt. Un double profit résulte pour nous de l'aumône : elle nous débarrasse de tout souci concernant l'argent dont nous avons ainsi disposé, et que ne peuvent plus atteindre ni la ruse ni la violence, ni les voleurs du dehors ni les voleurs domestiques; elle nous garantit que tous nos biens ne resteront pas infructueux comme un métal enfoui, qu'ils germeront plutôt comme la semence dans une bonne terre et qui donne ses fruits tous les ans. L'argent qu'on dépose entre les mains des pauvres ne se borne pas même à donner des fruits annuels; c'est chaque jour qu'il produit, comme une moisson spirituelle, la confiance en Dieu, la rémission des péchés, la ressemblance avec les anges, la paix d'une conscience éclairée, les saints transports de l'âme, l'espérance qui n'est pas confondue, tous ces admirables biens que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, à tous ceux qui, d'une âme fervente et zélée, soupirent après le moment de sa manifestation. Puissions-nous tous, après avoir passé dans la pratique de la vertu la vie présente, obtenir ce bonheur, en même temps que la joie des élus, par la grâce et la miséricorde de notre vrai Dieu et Sauveur, Jésus Christ, à qui gloire et puissance, en union avec le Père et l'Esprit souverainement saint, dans les siècles des siècles. Amen.

